



*Michel Pastoreau delinea vit, Denis Escudier sculpta sit*

## 5, 10, 50... et plus encore

### Séance surprise pour le 50<sup>e</sup> anniversaire des Ymagiers

Résumés de la séance du 5 décembre 2022

Cette séance d'anniversaire a été dédiée à un de nos plus fidèles participants aux réunions des Ymagiers, Christian de Mérindol qui vient de fêter ses 90 ans. En son honneur, la séance a été consacrée, après une « Brève histoire des Ymagiers », à la symbolique des nombres, un sujet qui lui est particulièrement cher.

### Une brève histoire des Ymagiers

**Claudia Rabel**

Les destructions de la seconde Guerre mondiale avaient rappelé à quel point le patrimoine manuscrit était fragile. De 1947 à 1954, Jean Porcher, directeur du Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, sillonna la France pour établir un corpus de reproductions des manuscrits enluminés, en compagnie de Denise Fourmont, photographe rattachée à l'Institut de recherche et d'histoire des textes du CNRS qui travaillait dans une camionnette aménagée en laboratoire photo. A partir des années 1970, les deux institutions poursuivirent parallèlement cet inventaire. La BN pour ses propres fonds, et l'IRHT pour les bibliothèques municipales lancèrent la série des catalogues de manuscrits enluminés. En même temps, l'IRHT commença dans ces mêmes bibliothèques les campagnes de reproduction systématique, dont la responsabilité scientifique incombait à la nouvelle section des Sources iconographiques, fondée en 1977 sur le site d'Orléans La Source et dirigée par François Garnier.

C'est dans ce contexte d'intérêt renouvelé pour l'enluminure que le Père Philippe-Martin Hubert OP est sollicité en 1972 par le directeur de l'IRHT, Jean Glénisson, pour prolonger le 8<sup>e</sup> colloque d'humanisme médiéval, consacré au « document – image », par des rencontres régulières. Elles ont lieu depuis juin 1972 à l'IRHT et furent baptisées « les Ymagiers » par le P. Hubert. A l'instar des colloques d'humanisme médiéval dont il fut la cheville ouvrière depuis 1960, il souhaitait organiser des « réunions amicales d'études des monuments non écrits », largement ouvertes à tous ceux qui s'intéressaient à l'image médiévale (à une époque où en France, le souvenir des ouvrages pionniers d'Emile Mâle était loin et l'histoire de l'art médiéval, largement dominée par l'étude de « la vie des formes »). Après le décès du P. Hubert en 1976, les rencontres des Ymagiers furent animées par Gaston Duchet-Suchaux, chartiste passionné d'iconographie qui avait fait toute sa carrière chez Hachette comme responsable du service iconographique des publications classiques. En 1990 et 2001

il publia une sélection des conférences des Ymagiers<sup>1</sup>, et reproduisit dans le premier volume les huit « Principes » ainsi que la « Méthode » préconisés par le P. Hubert. Parmi les principes énoncés, avec tout le pragmatisme scientifique et l'esprit amical voire espiègle qui le caractérisait, on notera le 6<sup>e</sup> (« Objectivité collective : on ne discutera que sur l'image, à l'exclusion de toute allusion à un document qui ne serait pas visible par tous et ensemble ») et le 7<sup>e</sup> (« Humour ») qui conclut ainsi : « Il ne saurait donc y avoir de conclusions sans modestie et réserves ». Ses « méthodes » le montrent lecteur d'Erwin Panofsky : « La science ymagière diverge en trois directions complémentaires. 1) Fournir des portraits... 2) L'art de déchiffrer (iconographie ?)... 3) Retrouver le message de l'œuvre... ».

En 1999, Michel Pastoureau (EPHE), Patricia Stirnemann et Claudia Rabel (IRHT) proposent à Gaston Duchet-Suchaux de constituer un quatuor d'organisateur. Le rythme des conférences devient alors régulier : cinq par an, les mois pairs à l'exception d'août, et les invitations présentent le sujet de la conférence et son auteur. La liste des conférences est malheureusement inconnue avant 1985, et lacunaire avant 1999. La moisson est néanmoins très riche : en 50 ans, les Ymagiers ont proposé 167 conférences (dont 112 documentés avec un résumé), par des orateurs et oratrices de quinze nationalités. Les sujets sont très variés, religieux comme profanes. Les manuscrits enluminés, du IX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, sont certes majoritaires, mais tout type de support d'œuvres a été abordé. Comme le P. Hubert l'avait souhaité, les Ymagiers s'efforcent toujours d'inviter des chercheurs autant débutants que confirmés, issus d'horizons professionnels et institutionnels divers.

Depuis 2012 l'Ecole du Louvre leur offre l'hospitalité, ce qui a permis de diversifier et rajeunir le public des Ymagiers. Lesquels n'ont pas échappé à « l'effet Covid » : aujourd'hui, les séances peuvent aussi être suivies en ligne. Nos débuts dans l'ère du zoom furent épiques : lors de la conférence de Michel Pastoureau, sur les [armoiries des femmes au Moyen âge](#), le 9 avril 2021, le compte utilisé n'admettait que les premiers 100 heureux connectés (ce que l'organisatrice ignorait), laissant sur la touche au moins le double d'internautes déçus voire furieux...

## La symbolique des nombres et les septénaires

### Michel Pastoureau

Le Moyen Âge nous a laissé beaucoup de textes consacrés aux nombres : arithmétiques, géométriques, astronomiques, mais aussi exégétiques, théologiques, symboliques. Outre la Bible, leurs discours s'appuient sur Pythagore, Aristote, Boèce (*De arithmetica*), Augustin (*De musica*), Isidore (*Liber numerorum*). Tous expliquent que les nombres gouvernent le monde et traduisent l'harmonie de l'univers. Ce sont des qualités avant d'être des quantités, chacun possédant ses propriétés, sa musique, sa mythologie. Les nombres impairs sont ainsi supérieurs aux pairs. Ils symbolisent le divin et sont incorruptibles. Les pairs, au contraire, renvoient au monde terrestre, mortel, imparfait.

Le plus souvent, 1 et 2 ne sont pas considérés comme de vrais nombres. La liste commence à 3, le nombre par excellence, base de tous les rythmes ternaires que le Moyen Âge chrétien valorise souvent. Toutefois, le nombre parfait et sacré n'est pas tant 3 que 7, le plus cité par la Bible et celui qui est à l'origine de tous les septénaires sur lesquels les encyclopédistes, les liturgistes et les auteurs de traités de blason sont particulièrement bavards : les planètes, les métaux, les couleurs, les jours de la Création, les jours de la semaine, les sacrements, les douleurs de la Vierge, les dons du Saint Esprit, les vertus cardinales et théologiques, les péchés capitaux, les notes de la gamme, les arts libéraux. Leur influence sur l'iconographie est considérable, du XII<sup>e</sup> siècle jusque fort avant dans l'époque moderne.

---

<sup>1</sup> G. Duchet-Suchaux (éd.), *Iconographie médiévale, Image, texte, contexte*, Paris, CNRS, 1990 ; *id.*, *L'iconographie. Etudes sur les rapports entre textes et images dans l'Occident médiéval*, Paris, Le Léopard d'or, 2001 (Cahiers du Léopard d'or, 10).

## Faut-il compter les hermines de Bretagne ?

**Laurent Hablot**

Les représentations médiévales des armes de Bretagne exposent différentes formules dans lesquelles la mise en forme et le nombre des mouchetures d'hermines varient de façon importante, depuis un semé en bonne et due forme jusqu'à une unique moucheture en passant par presque tous les chiffres et nombres. Qu'est-ce qui motive ces différences ? S'agit-il de fantaisie d'artistes ? Est-ce lié aux contraintes du support telles que la difficulté technique ou la taille de la figuration ? Est-ce en relation avec la nature ou l'origine des sources, qu'il s'agisse de documents officiels ou non, produits ou non en Bretagne ? Peut-on constater une évolution chronologique ? Est-ce en lien avec la nature virtuelle et théorique de l'image héraldique qui prend souvent la partie pour le tout et rendrait équivalentes toutes ces figurations ? Finalement, ces évolutions sont-elles ou ont-elles pu être significatives ?

Pour rappel, ces armoiries aux hermines sont adoptées en 1316 par Jean III de Dreux, duc de Bretagne et se substituent aux armes des Dreux-Bretagne dont elles ne retiennent que le franc quartier d'hermines. Ce franc quartier *d'hermine* porte bien la figuration héraldique de la fourrure composée à partir du pelage du mustélidé, en livrée hivernale, et de sa queue noire qui en compose les mouchetures. Il s'agit donc d'un *semé*, c'est-à-dire, selon le blason, un même motif, répété en nombre indéterminé, dont la quantité indéfinie est caractérisée par des éléments figurés partiellement sur les bords du support. C'est notamment ainsi que l'hermine se retrouve sur les armes Dreux du tombeau du duc Jean II à Ploërmel. Mais en réalité dans les armes Dreux-Bretagne déjà, comme dans beaucoup de figurations médiévales de semés, cette convention graphique est très relative et il n'est pas rare de voir les mouchetures (comme ailleurs des billettes, des lis ou des croisettes) en nombre limité, toutes entières et ne joignant pas les bords du cadre. Néanmoins quand elle se fige en 1316, la nouvelle armoirie ducale semble bien *d'hermine plain*, c'est à dire théoriquement composée uniquement de ladite fourrure définie, comme les autres fourrures héraldiques, par un semé. La « légende héraldique » des armes de Bretagne, rapportée par la *Chronique de Saint-Brieuc* vers 1380 puis dans le traité de l'Argentaye, donne d'ailleurs pour origine à l'écu ducal, le manteau d'hermine de la Vierge : une fourrure donc, aux mouchetures sans nombre. Et c'est le plus souvent ainsi que les armoriaux européens des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles les figurent.

Pourtant certaines images disent très vite autre chose. La première empreinte du sceau de Jean III portant un écu d'hermine en 1316 porte 10 mouchetures et dès les années 1320, ses sceaux délégués ne retiennent eux aussi qu'une dizaine de mouchetures au lieu du semé. Quelques années plus tard, la dizaine de matrices de sceau de Jean IV n'attribue le semé qu'à une seule représentation des armes, l'écu porté par saint Michel sur deux variantes du contre-sceau. Les autres sceaux ducaux en revanche figurent toujours les hermines en nombre défini. Et il semble bien qu'à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, toutes les représentations « officielles » des armoiries de Bretagne apposées sur des sceaux, vitraux, monnaies et monuments, traduisent l'*hermine plain* par un nombre précis de mouchetures et l'absence de demi-meubles. Il est d'ailleurs fréquent que le nombre de ces mouchetures se limite à 9, 10 ou 11 et les concessions ou délégations héraldiques des armes de Bretagne sont encore plus économes en nombre de mouchetures comme chez les Derval ou sur les armes de Nantes.

Alors, faut-il ou non compter les hermines de Bretagne ? Ces mouchetures en nombre ne sont-elles que la traduction graphique de l'idée conceptuelle du semé héraldique ? Du reste, à ce jour aucun texte, aucune légende héraldique ne vient proposer d'interprétation de ces nombres de mouchetures. Et pourtant... ignorance ne veut pas dire absence. Plusieurs raisons motivent peut-être ces figurations. On peut bien sûr penser à des modèles à imiter, à commencer par celui des armes des royaumes de France et d'Angleterre qui jouent sur le nombre de lis ou de léopards selon l'usage et les utilisateurs. Mais, a priori, rien de semblable en Bretagne. On peut aussi penser que, comme dans un certain nombre d'autres cas héraldiques, les mutations fortuites d'un motif aient suscité *a posteriori* une

interprétation symbolique. Ces lectures sont bien dans l'air du temps à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et plus encore au XV<sup>e</sup> siècle. Difficile pourtant de proposer une lecture symbolique évidente. Les combinaisons 10 (4, 3, 2, 1 mouchetures) ou 11 (4, 3, 4 mouchetures), assez fréquentes, n'ont pas de lien évident avec un nombre hautement symbolique dans la Bretagne ducale comme aurait pu l'être le 7 des saints fondateurs vénérés sur le parcours du Tro Breizh. Un nombre toutefois est porteur de sens dans l'idéologie politique des Montfort, celui des 9 barons et des 9 évêques de Bretagne sur le soutien desquels le duc souverain, à l'image du roi de France et de ses pairs, fonde son autorité. Est-ce par hasard que sur la miniature de la scène du couronnement du duc François I<sup>er</sup>, le 9 décembre 1442, dans la *Compillation des cronicques et ystoires des Bretons* de Pierre Le Baud, durant laquelle le prince est réellement entouré de 9 évêques et, théoriquement, de 9 barons, les écus suspendus à l'entrée de la cathédrale de Rennes, de part et d'autre de la Vierge, donatrice de ces mêmes armoiries, portent précisément 9 mouchetures (Paris, BNF, ms. fr. 8266, [f. 363r](#), entre 1480 et 1482) ?

Ce problème rejoint sans doute une vieille et insoluble question énoncée depuis 5 x 10 ans aux Ymagiers : L'image médiévale peut-elle être le produit du hasard ou est-elle nécessairement la somme de signifiants ?

## Des saints en nombre(s)

### Pierre-Gilles Girault

À combien s'élève le nombre des saints de l'Église catholique ? Le nouveau martyrologe romain publié en 2001 compte 6538 noms, les bénédictins de Ramsgate en dénombrent plus de 10000, sans parler des compagnons anonymes des martyrs inscrits au calendrier.

Or l'Église médiévale a aimé les martyrs en nombres. Les plus anciens sont saint Maurice et les 6500 martyrs de la légion thébaine. Saint Eucher, évêque de Lyon, vers 440, rapporte qu'ils auraient été exécutés pour avoir désobéi à l'ordre de Maximin de massacrer les chrétiens locaux. Calquée sur la précédente, la légende de saint Acace et des 10000 martyrs du Mont Ararat rapporte que cet officier romain, converti par un ange avec ses 9000 hommes, a vaincu une armée de 100000 rebelles païens, dont 1000 se convertissent. Finalement les 10000 meurent crucifiés ou empalés par un empereur jaloux de leur victoire. Il est curieux de constater que les 6538 saints du martyrologe romain font écho aux 6500 martyrs de la légion thébaine, tandis que les 10000 saints du dictionnaire hagiographique de Ramsgate coïncident avec les 10000 martyrs du mont Ararat. Quant aux fêtes de saint Acace le 22 juin et de Maurice le 22 septembre, elles correspondent au solstice d'été et à l'équinoxe d'automne. Hasard ? Ou s'agirait-il du souvenir de fêtes païennes, voire de sacrifices humains ?

La légende la plus diffusée est toutefois celle de sainte Ursule et des 11000 vierges. À Cologne, le culte de plusieurs vierges martyres anonymes est attesté dès le IV<sup>e</sup> siècle. Mais il faut attendre le X<sup>e</sup> siècle pour que la légende donne à l'une d'elle le nom d'Ursule, princesse bretonne, qui, pour échapper au mariage, traverse l'Europe avec 10 jeunes filles nobles, accompagnées chacune de 1000 vierges. Interceptées à Cologne, toutes sont massacrées par les Huns qui assiègent la ville. Les historiens modernes ont tenté d'expliquer le nombre de ces vierges martyres par une erreur de lecture : on aurait pris le nom Undecemilla de l'une des vierges pour le nombre 11000 ; ou bien une abréviation XI.MV aurait été mal lue XI Mille Vierges au lieu de XI Martyres et Vierges ; ou encore le trait qui surmonte parfois les lettres pour indiquer qu'elles doivent être lues comme des nombres aurait suggéré de multiplier le chiffre XI par 1000... Mais ces spéculations ne sont guère fondées et on peut leur préférer l'amusant écho que leur donne une devinette : « Que s'est-il passé le 11 novembre 1111, à 11h11 ? ? – L'invasion des (h)uns ! »